

Saint Martin, évêque de
Tours (2e édition) / par
l'auteur de "Saint Stanislas
Kostka" (Mme Bourdon)

Bourdon, Mathilde (1817-1888). Auteur du texte. Saint Martin, évêque de Tours (2e édition) / par l'auteur de "Saint Stanislas Kostka" (Mme Bourdon). 1859.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



SAINT
MARTIN

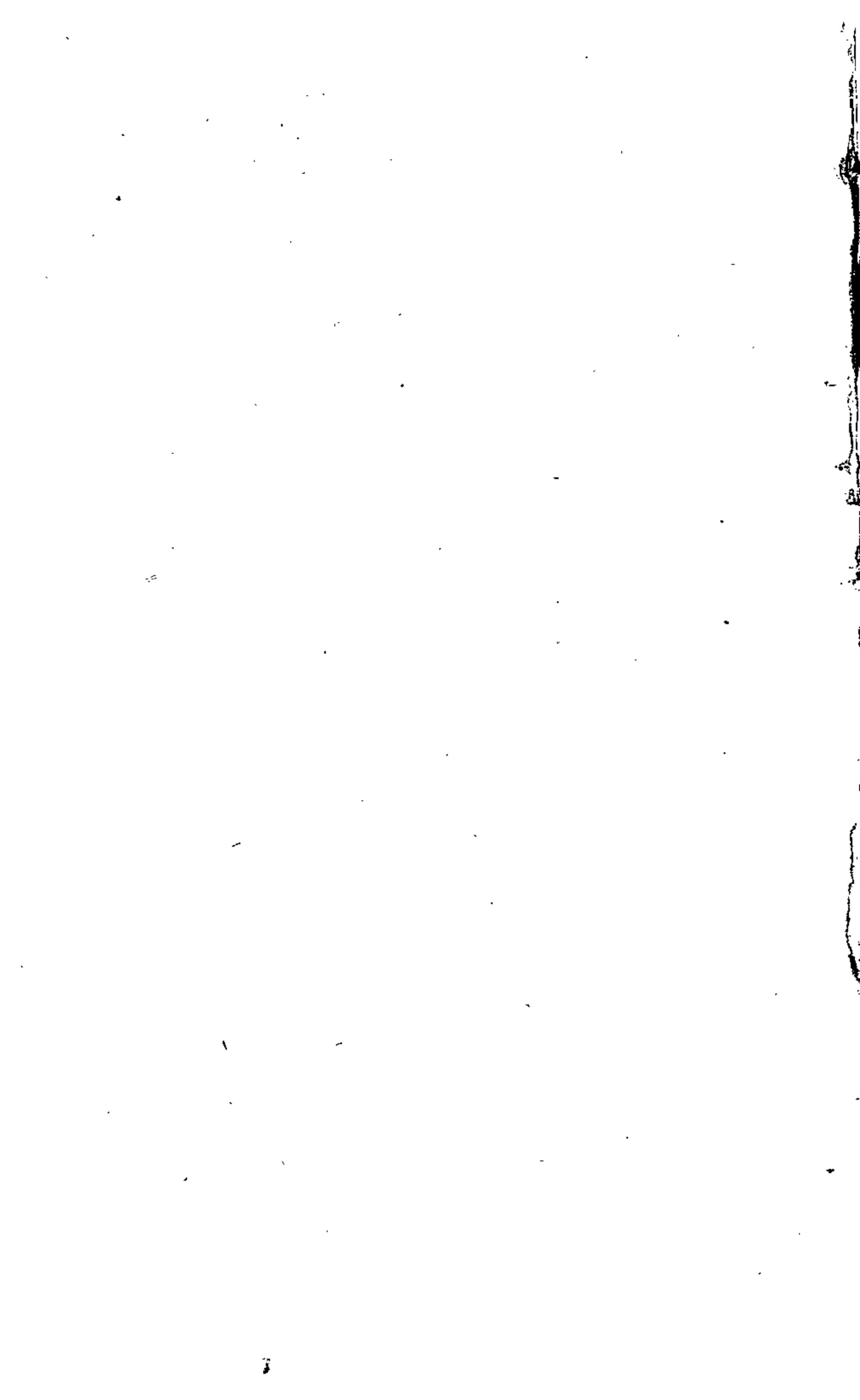
ÉVÊQUE DE TOURS

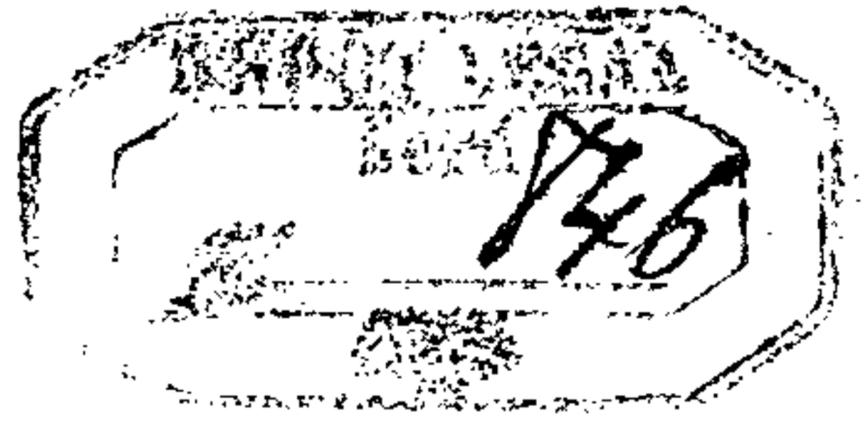
LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,
rue Esquermoise, 55.

N° 535

27
n
616





SAINT MARTIN

~~1867~~

27
Lm/3616
A

 A LA MÊME LIBRAIRIE ,

Ouvrages in-18 à 30 centimes le volume.

VIE DE S. STANISLAS KOSTKA.

VIE DE SAINT THOMAS DE CANTORBERY.

VIE DE S. ANTOINE DE PADOUE.

VIE DU P. EUDES , par l'abbé Petit.

VIE DU P. CLAVER , apôtre des Nègres.

VIE DE JEAN FISHER , évêque de Rochester.

VIE DU V. GRIGNON DE MONTFORT.

VIE DU CARDINAL DE BÉRULLE.

VIE DE Mgr DE CHEVERUS , archevêque de Bordeaux.

VIE DE Mgr AFFRE , archevêque de Paris.

VIE DU PRINCE ALEXANDRE DE HOHENLOHE.

VIE DE THOMAS MORUS.

VIE DE DANIEL O'CONNELL.

VIE DE M. DE CHATEAUBRIAND.

VIE DU MARÉCHAL DE BOUFFLERS.

VIE DU GÉNÉRAL DROUOT.

VIE DE Ste BATHILDE , reine de France.

VIE DE Ste GENEVIÈVE , patronne de Paris.

VIE DE Ste JEANNE DE VALOIS.

VIE DE Ste RADEGONDE , reine des Francs.

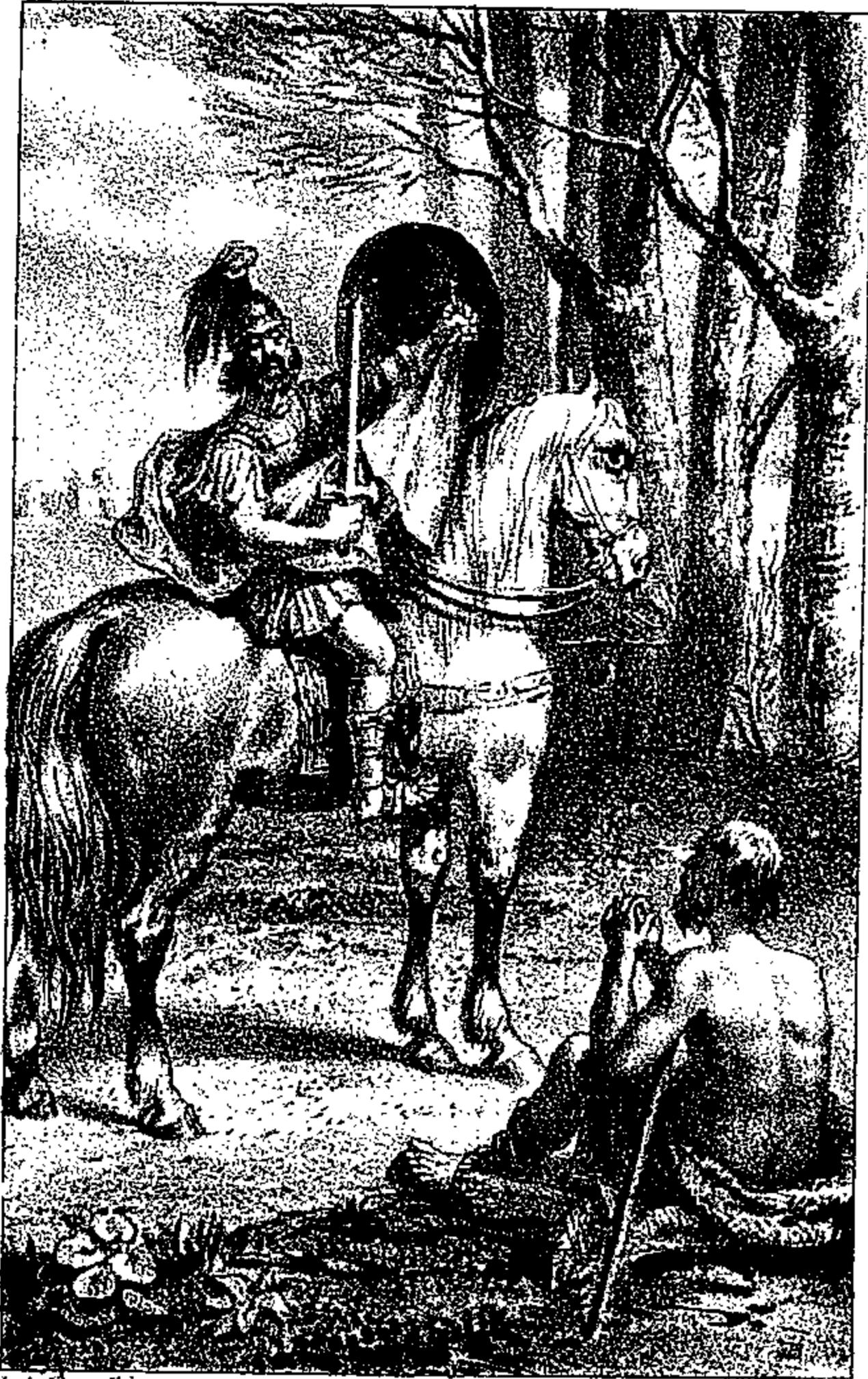
VIE DE MARIE CLOTILDE DE FRANCE. 2 vol.

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC. 2 vol.





Vie de St Martin



L. Robert, Editeur

Lith. de E. Robert à Douai.

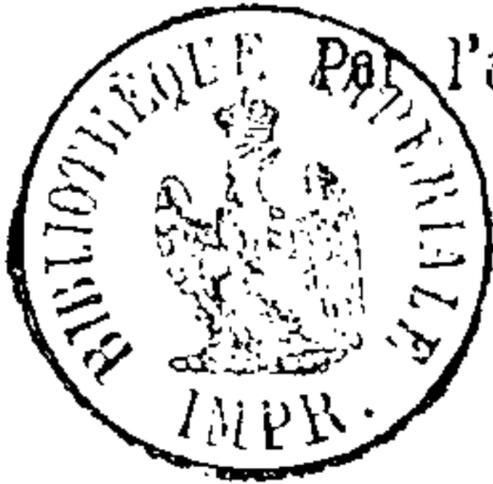
304

Il coupe son manteau en deux et en donne la moitié au pauvre.

SAINTE

MARTIN

ÉVÊQUE DE TOURS



l'auteur de Saint Stanislas Kostka.

DEUXIÈME ÉDITION



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE

MDCCLIX

Droits de reproduction et de traduction réservés.

1859





SAINT MARTIN

I

Premières années de S. Martin.

C'est l'histoire du plus populaire de nos saints que nous voulons raconter, l'histoire de ce saint apôtre de la Gaule, au tombeau duquel venait s'adoucir la barbarie des rois francs ; qui a reçu la prière et les hommages

de tout ce que la France a compté d'hommes généreux et illustres ; qui a donné son nom à tant d'églises ; qui a servi de protecteur à tant de corps de métiers , à tant de pieuses confréries ; dont la fête a été célébrée longtemps par des rejoissances de famille , comme celle d'un père chéri et vénéré ; et qui , en dépit des révolutions , est demeuré , avec le saint archange Michel , avec les martyrs Eleuthère et Denis , avec le grand roi saint Louis , un des célestes protecteurs de cette France qui lui fut si chère , et que l'on voit , parmi ses institutions nouvelles , se rattacher à ses vieux souvenirs , comme on appuie une tente fragile et légère contre une antique colonne à l'épreuve des orages et du temps.

Saint Martin naquit dans la Pannonie ¹ , au quatrième siècle de l'ère chrétienne. L'Eglise respirait sous le sceptre de Constantin ; la

¹ La Pannonie fait partie de l'Autriche actuelle.

guerre que les hommes faisaient au Seigneur et à son Christ avait cessé ; de toutes parts des temples s'élevaient sur les ossements des martyrs ; ce n'était plus sous les sombres voûtes des catacômbes que les chrétiens allaient prier ; la religion , honorée et florissante , peuplait jusqu'aux déserts , et répandant dans les solitudes de la Thébaïde des légions d'anachorètes ; mais comme l'Eglise ne peut vivre sans lutter , l'ivraie de l'erreur se mêlait à la semence de la vraie foi , et ce furent les généreux combats livrés à l'hérésie d'Arius au nom de la seule doctrine véritable , qui surtout illustrèrent le nom de Martin , et le placèrent au rang des saints , des apôtres et des docteurs.

Martin appartenait à une famille distinguée , qui , selon une antique tradition , tirait son origine des rois de la Pannonie ; il fut élevé à Pavie , dans le Milanais , où ses parents s'étaient retirés Ses parents étaient

païens ; mais lui, dès ses plus tendres années, aspira au bonheur du baptême. A l'âge de dix ans, il s'enfuit de la maison de son père, courut à l'église des chrétiens, et sollicita la grâce d'être reçu au nombre des catéchumènes. Le prêtre y consentit, lui imposa les mains et le marqua au front du signe de la croix. Sans doute, la grâce puissante de Dieu avait parlé au cœur de cet enfant par les doux exemples de vertu que lui donnaient quelques enfants chrétiens de son âge, et peut-être, pour la première fois, la parole évangélique fut-elle enseignée au futur apôtre des Gaules par la voix de quelque innocent et doux enfant, compagnon de ses jeux, qui lui parla, dans un langage enfantin, de Jésus et du paradis.

A ce premier attrait succéda une autre grâce. Il entendit parler des solitaires de la Thébaïde et du désert de Tabenne, des Antoine, des Pacôme, des Hilarion, et il con-

cut un profond amour pour la vie érémitique. La faiblesse de son âge seule l'empêcha de courir vers ces déserts, asiles de la pénitence et de l'amour. Dès lors, sa vocation fut décidée, il fut au fond de l'âme, serviteur de Dieu, religieux et prêtre; tout autre état ne fut pour lui qu'un accident transitoire qui ne pouvait l'arracher à sa véritable destinée.

Cependant, des édits impériaux ordonnaient d'enrôler, pour le service militaire, les fils des vétérans. Le père de Martin, qui voyait avec peine les pieuses inclinations de son fils, profita de cette loi pour l'enlever à ses projets d'avenir, et il le livra lui-même aux officiers de l'empereur. Martin fut reçu dans l'armée des Gaules parmi les jeunes recrues de cavalerie. La chasteté, la bonté, la douceur du jeune catéchumène frappèrent d'admiration tous ses compagnons d'armes; il n'était pas encore régénéré dans le Christ, et il se montrait déjà un digne prédicateur de

l'Évangile ; il aimait et secourait les pauvres, et sur sa solde militaire, il se réservait seulement de quoi vivre au jour le jour. Il arriva qu'ayant tout donné, il ne lui restait plus que ses armes et ses vêtements. C'était au milieu d'un hiver tellement rigoureux que plusieurs personnes étaient mortes de froid. Le corps d'armée dans lequel servait Martin hivernait alors dans Amiens, ville considérable et résidence du gouverneur des Gaules. Martin, passant sous une des portes de la cité, y rencontra un pauvre tremblant de froid et demi-nu. Il implorait la pitié des passants, mais nul ne l'écoutait. Martin seul s'arrêta, ému de compassion, devant cette image vivante du Sauveur Jésus, *venu en infirmité* ; mais il ne possédait plus rien, rien que ses vêtements. Il ôta son manteau, tira son épée, le coupa en deux, et remit cette moitié au pauvre mendiant. Les passants se mirent à rire, trouvant très-plaisante la figure que

faisait Martin , vêtu de la moitié d'un manteau ; mais la nuit suivante , le jeune soldat , se trouvant couché dans une hôtellerie d'Amiens , vit soudain apparaître devant lui la figure majestueuse de Jésus-Christ couvert de la moitié du vêtement que Martin avait donné la veille au pauvre. Une voix lui ordonne de considérer attentivement le Seigneur et de reconnaître le vêtement qu'il a donné. Et Jésus lui-même , s'adressant à un chœur d'anges radieux qui l'entouraient , leur dit :

« C'est Martin , simple catéchumène , qui m'a revêtu de cet habit. »

O douce parole ! ô délicieux encouragement à la charité ! sainte et précieuse confirmation des paroles de l'Évangile : *Ce que vous ferez à l'un d'entre ces petits, c'est à moi que vous le ferez !* Qui n'aimera , - qui ne servira les pauvres , puisque les aimer , les servir , c'est aimer et servir Jésus lui-même ? Acquérir le

ciel devient facile , puisqu'un verre d'eau peut être le prix dont on paie la bienheureuse éternité.



II

Baptême de S. Martin.

Suivant la coutume de son siècle, Martin, quoique âgé de dix-huit ans, n'était encore que catéchumène ; mais comme s'il eût voulu correspondre à la faveur céleste qu'il venait de recevoir, il se disposa aussitôt à recevoir le saint baptême. Il quitta, pour quelque temps, les drapeaux, afin de se mieux préparer à cette grande action ; mais on ignore en quel lieu le sceau du christianisme fut imprimé à cet homme, en qui devait vivre la perfection du chrétien. Ce que l'on sait, c'est que Martin, devenu disciple de Jésus,

aspira aussitôt à une vie plus parfaite et se disposa à quitter la carrière des armes.

Deux ans s'écoulèrent avant qu'il pût mettre ce projet à exécution. On était en 536. Le corps d'armée dans lequel servait Martin se trouvait sur les frontières de la Gaule et de la Germanie, auprès de la ville de Worms. Les barbares menaçaient l'empire, et dans l'attente d'une bataille prochaine, Julius, qui commandait les troupes, se disposa, suivant l'usage, à leur faire une distribution d'argent. Chaque soldat était appelé à son tour. Quand Martin fut nommé, il crut le moment favorable pour demander son congé; car, résolu à ne plus servir, il pensait ne pouvoir, sans injustice, accepter un don uniquement destiné à ceux qui devaient faire partie de l'expédition. Il s'avança au pied du tribunal où Julius était assis :

« Jusqu'ici, dit-il, j'ai servi sous tes ordres; souffre que maintenant je serve sous

es ordres de Dieu. Que celui qui a dessein de combattre reçoive tes libéralités. Pour moi, je suis soldat du Christ, il ne m'est plus permis de combattre. »

Julius l'interrompit avec colère, et lui dit que c'était la peur, et non la religion, qui le portait à se retirer du service. Martin ne se troubla point à cet injuste reproche; il répondit avec calme : « C'est donc à la lâcheté et non à la foi que l'on attribue ma démarche; eh bien! demain, je me placerai sans armes devant le front de l'armée, et, au nom du Seigneur Jésus, sans épée, sans casque, sans bouclier, n'ayant d'autre défense que le signe de la croix, je pénétrerai sans crainte au milieu des baillons ennemis.

Cette parole hardie irrita Julius; il fit saisir le saint et le fit jeter aux fers, en attendant qu'on l'exposât, le lendemain, sans armes aux barbares. Mais, au lever du jour, un envoyé des Germains pénétra dans le

camp romain, sollicitant la paix et protestant que ses compatriotes s'abandonnaient à la générosité de leurs ennemis. Ce succès inattendu changea le cœur de Julius : Martin fut mis en liberté et reçut son congé. Il rentra aussitôt dans les Gaules, et se dirigea vers la ville de Poitiers, où l'attirait sans doute la réputation de l'illustre évêque, de l'éloquent docteur qui en occupait alors le siège pontifical.

Saint Hilaire, que l'on a nommé le *Rhône de l'éloquence latine*, naquit à Poitiers, d'une famille païenne et gauloise. Il étudia d'abord, sans sortir de son pays, alors rempli d'écoles. Il se maria, et vécut d'une vie de loisir et d'étude. Mais peu à peu ses réflexions se tournèrent vers le culte nouveau, et il raconte lui-même dans ses écrits comment il est passé du mépris des plaisirs sensuels à la recherche de la Divinité, de cette recherche à la croyance d'un seul Dieu ; de cette

croissance à celle d'un divin Médiateur et d'une âme immortelle.

Régénéré dans le Christ, Hilaire monta bientôt les degrés du sacerdoce ; il s'unifia dans ses écrits à Jean Chrysostôme, l'éloquent patriarche de Constantinople, pour défendre le Symbole de Nicée et s'opposer aux progrès de l'arianisme. Bientôt il eut à combattre et à souffrir pour la véritable doctrine, car l'hérésie avait trouvé un puissant appui dans l'empereur Constance. Hilaire lutta sans se décourager : il lutta contre les disciples d'Arius, soutenu par le fils de Constantin ; il lutta contre le paganisme renaissant, soutenu par Julien l'Apostat, et le bannissement fut enfin le prix de ses travaux. Il fut exilé en Asie, et ne revint à Poitiers que pour y mourir.

Avant de partir pour son exil, il avait connu et distingué Martin ; il avait deviné l'honneur et l'espoir de l'Eglise dans cet

homme sorti tout récemment des armées ; il résolut de se l'attacher plus étroitement et, pour cela, de le vouer au ministère sacré. Martin voulut commencer par les débuts les plus humbles ; il reçut l'ordre d'exorciste et vécut parmi les jeunes clercs qui formaient la communauté de saint Hilaire ; se formant ainsi à la vie religieuse que, le premier, il devait populariser dans les Gaules. Mais cette existence paisible et recueillie dura peu de temps. Martin reçut dans son sommeil un avis céleste : celui de visiter sa patrie et ses parents retenus encore dans les liens de la gentilité, et d'exercer à leur égard son zèle religieux. Hilaire n'osa s'opposer à l'ordre de Dieu ; et son disciple partit avec tristesse, déclarant aux clercs, ses amis et ses frères, qu'il aurait à souffrir de grandes adversités dans le voyage qu'il allait entreprendre. Il traversa les Alpes cottiennes ; mais dans les détours déserts de ces montagnes, il fut

arrêté par des brigands qui le dépouillèrent , lui lièrent les mains, et le confièrent à l'un d'entre eux pendant qu'ils allaient au loin piller la campagne. Cette homme conduit le saint dans un endroit écarté , et là, il lui demande qui il est. Selon la coutume des martyrs dont le souvenir était vivant dans ce siècle , Martin répond qu'il est chrétien.

» — Avez-vous peur? demande le brigand.

» — Jamais , répond le saint, je ne me suis senti plus tranquille. La miséricorde du Seigneur se montre surtout dans les épreuves de ses enfants, et si j'ai peur, mon frère , ce n'est que pour vous, qui bravez la loi de Dieu et vous rendez indigne de la miséricorde du Christ. »

Martin continua à parler avec chaleur, et bientôt le voleur convaincu, désarmé, dénoua les liens du saint, le remit dans sa route , et avant de le quitter, le supplia de prier Dieu pour lui. Cet homme embrassa

plus tard la vie religieuse , et ce fut lui-même qui raconta comment et par qui il avait été converti.

Parvenu au milieu de sa famille , Martin réussit à convaincre sa mère et à l'amener aux eaux du baptême , faisant naître pour le ciel celle qui l'avait fait naître pour la terre. Sept de ses parents suivirent l'exemple de sa mère ; son père seul demeura obstiné dans le mal.

A l'époque où saint Martin revint dans son pays, l'hérésie arienne se répandait, comme une contagion , dans toutes les contrées où le christianisme avait pénétré ; elle infectait surtout l'Illyrie , dont la Pannonie formait une province ; et ces nouvelles persécutions sévissaient dans l'Eglise contre ceux qui gardaient intact le dépôt de la foi sacrée , et qui confessaient que Jésus-Christ est Dieu égal à son Père , dogme nié par les disciples d'Arius. Presque seul défenseur de la doc-

trine véritable dans cette contrée que souillaient ou le paganisme ou l'hérésie, Martin combattit avec un courage inexprimable pour la véritable Eglise. Son zèle reçut la récompense qu'il ambitionnait : *il fut jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ*. On l'accabla d'abord de mauvais traitements ; puis, par l'ordre des évêques ariens, il fut publiquement battu de verges, et banni de sa ville natale, à l'époque même où son maître et son ami, saint Hilaire, souffrait l'exil pour la même cause.

Martin regagna l'Italie, et s'arrêtant à Milan, il résolut d'y fonder un monastère. La vie cénobitique avait été presque inconnue à l'Occident, jusqu'à l'époque où saint Athanase, venant visiter l'Italie, amena avec lui deux moines extrêmement distingués par leurs talents et leurs vertus ; et qui firent aimer la vie pénitente dont ils offraient l'exemple. Cependant, au témoignage de

l'historien grec Sozomène, on n'avait point encore vu ni en Italie, ni dans les Gaules, de communauté de *philosophes* ou de moines avant saint Martin ; et c'est à juste titre que ce saint est nommé d'ordinaire le *père des moines*, ou mieux des cénobites, d'Occident. Il réunit autour de lui quelques disciples, parmi lesquels l'histoire nomme Maurilius, enfant que Martin instruisit dans les saintes lettres, et Gaudiatus, qui, plus tard, monta sur le siège épiscopal de Navarre. Mais la secte impérieuse qui avait banni saint Hilaire des Gaules, qui avait chassé Martin de son pays natal, vint le troubler une seconde fois parmi le religieux recueillement de la vie monastique. L'évêque de Milan, saint Denis, fut, par les intrigues des ariens, relégué en Cappadoce, et un hérétique, Auxence, monta sur son siège.

Installé dans le sanctuaire par la force séculière, il s'en servit aussitôt pour oppri-

mer Martin , qui souffrit encore une fois avec joie persécution pour la justice. Auxencè l'accabla d'outrages , et finit par le renvoyer de Milan.

Le saint se retira dans une île située en face de la côte de Gênes , et nommée aujourd'hui Isoletta d'Albenga. C'était une roche sans verdure et sans habitants , où Martin , suivi d'un seul disciple, vécut quelque temps de la vie érémitique. Des faits merveilleux se rattachent à son séjour dans cette île. Nous n'en citerons qu'un seul. Martin se nourrissait de plantes et de racines sauvages. Un jour il mangea d'une plante qu'il ne connaissait pas , et qui se trouvait être l'ellébore noir ou *rose de Noël* , poison actif et violent. A peine eut-il achevé son repas , qu'il se sentit malade , et il comprit que la mort était proche. A ce péril imminent il oppose la prière , et aussitôt tout danger disparaît. Le Maître n'a-t-il pas dit

dans son saint Evangile : *Vous boirez des breuvages mortels, et ils ne vous nuiront pas ?*

Peu de temps après son arrivée dans l'île d'Albenga , Martin apprit que Constance avait autorisé saint Hilaire à retourner à Poitiers. Martin prit aussitôt le chemin de la Gaule , la Gaule qu'il ne devait plus quitter, qui allait devenir le théâtre de ses combats , de ses vertus et de la gloire populaire et sainte qui environne son nom. Heureuse Gaule , s'écrie un poète , à qui le retour d'Hilaire rend deux grands pontifes à la fois !



III

S. Martin, élu évêque de Tours

Saint Hilaire reçut son fidèle disciple avec une joie extrême, et il lui permit d'élever un monastère non loin de la ville de Poitiers. Martin choisit, pour y établir le lieu de son repos, une vallée paisible, et là, dans un lieu nommé *Locociacum*, aujourd'hui Ligugé, il fonda le premier monastère des Gaules, et y attira auprès de lui de nombreux disciples.

Parmi eux se trouvait un catéchumène jaloux de se former à l'école des saints. Or Dieu permit qu'en l'absence de Martin, cet homme fût saisi d'une fièvre violente dont il

mourut , et sa mort affligea d'autant plus les frères assemblés, qu'il n'avait pas encore reçu le baptême. On allait lui rendre les derniers devoirs lorsque Martin arriva , et à l'aspect du cadavre , à la pensée de cette âme qui avait paru devant son Juge avant que d'être lavée dans le sang de Jésus-Christ , il pleura comme Jésus avait pleuré au tombeau de Lazare. Bientôt toute son âme fut remplie de l'Esprit-Saint. Sur son ordre , tous les assistants s'éloignent ; il reste seul dans la cellule , dont il ferme soigneusement les portes , et il s'étend sur le corps glacé , où , par une fervente prière , il s'efforce de rappeler la chaleur et la vie. Deux heures s'écoulaient ainsi : l'oraison de Martin montait , ardente et forte , vers le Dieu et le Maître de la vie, et il fut exaucé.

Les yeux fixé sur le visage du mort, il vit l'existence ranimer ce corps , les yeux se rouvrir à la lumière , l'âme reprendre pos-

session de ce qui n'était qu'un cadavre, et ravi de joie il poussa un grand cri. Les frères accoururent à la cellule, et ils y contemplèrent vivant celui qu'ils avaient laissé mort. Le ressuscité reçut aussitôt le baptême, et ce fut Martin qui, après lui avoir rendu la vie corporelle, l'engendra aussi à la vie de la grâce. Ce miracle répandit par toute les Gaules la réputation du saint, et la mémoire s'en est conservée jusqu'à nos jours : on montre encore, au lieu où le catéchumène revint à la vie, une petite chapelle avec la statue de saint Martin.

Quel que fût son amour pour la solitude, Martin la quittait fréquemment pour aller prêcher l'Évangile dans les bourgades du Poitou, livrées encore à l'idolâtrie.

Deux siècles après, un des successeurs de saint Martin, l'illustre Grégoire de Tours, parlait en ces termes des travaux apostoliques du bienheureux :

« Alors notre lumière se lève , et la Gaule est éclairée des nouveaux rayons de ce flambeau ; c'est-à-dire qu'à cette époque commença de prêcher dans les Gaules ce bienheureux Martin, qui, prouvant au peuple par de nombreux miracles que le Fils de Dieu est vrai Dieu , détruisit l'incrédulité des gentils. »

Il y avait six ans que saint Martin avait fondé son monastère de Ligugé, lorsque saint Hilaire mourut, comblé d'œuvres et de mérites ; laissant comme un double gage de ses travaux , l'arianisme vaincu dans les Gaules , et saint Martin préparé à sa mission. Dans le soldat il avait deviné l'apôtre, dans l'humble exorciste il avait préparé le pontife , et les jours approchaient où la puissance et la sainteté du disciple d'Hilaire allaient rayonner sur toute la Gaule.

Un second miracle , aussi éclatant que le premier, sembla le désigner à l'enthousiasme

populaire. Il passait un jour auprès de la maison des champs de Lupicin, homme honoré dans le monde. Tout-à-coup, son oreille est frappée par des cris et des gémissements ; inquiet, ému, il se présente, et demande quel est le sujet de cette douleur. On lui apprend qu'un serviteur de la maison s'est pendu et vient d'être trouvé sans vie. Aussitôt Martin entre dans la chambre où gît le cadavre ; resté seul, il se couche sur ce corps inanimé, et prie. Bientôt la figure du mort se ranime ; il ouvre des yeux languissants, fait un effort pour se lever.... le bienheureux le prend par la main et l'amène, plein de vie, sous les yeux de la foule transportée de joie et d'une sainte frayeur.

En ce temps florissait, entre toutes les villes des Gaules, la cité des Turones, ville antérieure aux Romains, célèbre par sa population nombreuse, la beauté féconde de ses campagnes arrosées par la Loire et le

Cher, et par les guerres que son peuple avait soutenues contre César. Chrétienne depuis les premiers temps du christianisme, elle s'honorait d'avoir été évangélisée par saint Gaius, disciple de saint Pierre; son peuple était resté fidèle, et il venait d'élire, après la mort de saint Lidoire, le moine Martin, évêque de Tours.

Rien n'était moins attendu par le saint religieux que son élévation à l'épiscopat, et ceux même qui l'avaient élu sentaient la difficulté de l'arracher à cette retraite qu'il s'était choisie et où il espérait passer sa vie entière. Un habitant de Tours, nommé Ruricius, se chargea de l'entreprise, et sous un prétexte innocent et habile, il décida le saint à sortir de l'enceinte du monastère. Des troupes de citoyens de Tours attendaient dans la rue, et dès que le saint parut, ils s'en emparèrent et le conduisirent à leur ville. « Séditieux de suppliants, dit le poète, sou-

lèvement pacifique, tumulte sans colère; ce peuple garde celui qui doit le garder un jour. »

Arrivé à Tours, conduit à l'église, il y trouve une multitude innombrable qui s'écrie en le voyant :

« Martin est digne d'être évêque ! Martin évêque de Tours ! »

Une faible opposition se manifestait cependant ; le saint déplaisait à quelques-uns parce qu'il n'était pas orné des grâces mondaines, que ses vêtements étaient pauvres, ses cheveux rasés comme ceux d'un moine, sa figure pâle et austère. Mais le vœu du peuple l'emporta : Martin fut élu et sacré évêque de Tours, le dimanche 4 juillet 372.

Le mode d'élection qui l'avait élevé à l'épiscopat n'avait alors rien d'extraordinaire. Ce fut le désir du peuple manifesté par la voix d'un enfant, qui porta saint Ambroise sur le siège épiscopal de Milan ; Eusèbe,

évêque de Césarée, fut élu également par l'acclamation populaire; Synésius, citoyen distingué de Ptolémaïde, fut élevé aussi par ses compatriotes à la dignité épiscopale; mais ces élections populaires étaient toujours soumises à l'autorité suprême du souverain pontife, qui seul avait le droit de ratifier ce que le clergé et le peuple avaient voulu.



IV

Martin, évêque de Tours.

Voilà donc l'humble moine revêtu de l'épiscopat, et celui qui n'avait désiré que la vie cachée et l'obéissance, élevé au commandement. Dieu le permit ainsi, parce qu'il savait que dans l'âme constante de Martin, ces honneurs ne pouvaient opérer aucun changement, et que les vertus du religieux seraient encore et toujours les vertus de l'évêque. La même humilité régnait dans son cœur, la même pauvreté éclatait dans ses vêtements. Plein d'autorité et de grâce, il remplissait les fonctions épiscopales sans

abandonner l'esprit ni les austérités du moine. Son logement fut une pauvre cellule en planches de chênes, attenante à la muraille extérieure de l'église. La foi, la pureté des mœurs, la charité, la piété admirable en paroles et en œuvres, soutenaient en lui la dignité dont il était revêtu et le peuple affluait autour de la pauvre demeure de son pasteur, afin de recevoir ses enseignements. Personne ne l'entendait parler sans puiser dans ses discours une haute idée de la loi divine ; personne qui, avec lui, ne se repentît de sa vie passée, ne méprisât les choses temporelles et n'aspirât à la céleste béatitude ; et la vie du saint évêque confirmaient ce que ses paroles avaient avancé.

Pour se dérober un peu à ces visites continuelles qui l'empêchaient de prier, saint Martin construisit un monastère, à deux milles de la cité, en un endroit sauvage et retiré, qui n'avait rien à envier à un désert.

Une montagne à pic l'enfermait comme une Haute muraille ; les replis de la Loire enserraient le reste du vallon. C'était là, d'après une ancienne tradition, que saint Gatien avait rassemblé les mauvais chrétiens de la contrée, et l'on montrait encore un autel taillé dans le roc, où le saint apôtre avait célébré les mystères du christianisme. Quarante-vingts disciples se rangèrent sous la conduite du bienheureux. Ils habitaient, les uns des cellules de bois, les autres des grottes creusées dans le rocher ; ils vivaient dans une grande pauvreté, une exacte abstinence, un jeûne perpétuel, une prière assidue, oubliant le monde et ne cherchant que le ciel. Cependant, dans ce monde qu'ils méprisaient, la plupart d'entre eux avaient été nobles et riches ; ils avaient possédé de grands biens, habité des palais, vécu dans la mollesse et dans la bonne chère avant que de venir se loger dans ces grottes et ces

cabanes. Ils réalisaient la parabole de ce marchand de l'Évangile, qui vend toutes ses richesses pour acheter une perle d'un grand prix, et tous instruits par Martin, s'applaudissaient de l'heureux échange qu'ils avaient fait. Dans la suite on en vit plusieurs devenir évêques. Quelle ville, quelle église n'aurait désiré avoir des prêtres sortis du monastère de Martin !

Le saint unissait, chose fréquente dans les premiers jours de l'Église, la vie monastique à la vie cléricale ; seulement, il n'avait assigné d'autre travail à ses moines que l'écriture ou la copie des Livres saints, et le monastère de Marmoutier fut un des premiers asiles où se conserva le dépôt sacré des lettres religieuses et profanes.

Martin ne tarda pas à prouver que son amour pour la solitude ne l'empêcherait pas de se produire même à la cour, et que son humilité monastique saurait affronter l'or-

gueil des rois. Il fut obligé, pour solliciter la grâce d'un condamné, de se rendre auprès de l'empereur Valentinien I^{er}. Ce prince, successeur de Jovien, avait témoigné, sous le règne de Julien l'Apostat, d'une héroïque fidélité à la foi chrétienne; il était ferme et vaillant, mais des emportements terribles obscurcissaient l'éclat de ses qualités. Lorsqu'il apprit que l'évêque de Tours se disposait à lui demander une audience, il la refusa absolument. Peut-être subissait-il en cette circonstance l'influence de Justine, son épouse, zélée disciple d'Arius. Martin essaya une première, puis une seconde fois, de pénétrer jusqu'à ce prince superbe. Ses efforts demeurèrent inutiles. « Alors, dit le poète, il abandonne le palais tumultueux de ce roi terrestre, pour aller frapper au seuil du Christ éternel et pénétrer dans cette cour qui juge les rois mêmes. » Il se couvre d'un cilice, s'abstient de boire et de manger, et

ne cesse de prier jour et nuit. Le septième jour, un ange lui apparaît et lui ordonne de se rendre sans crainte au palais impérial : il l'assure que les portes ne lui en seront plus fermées et que l'esprit de l'empereur s'adoucira. Confiant en cette promesse, Martin se dirige vers le palais. Il entre, personne ne l'arrête ; il se trouve devant Valentinien, qui lui fait un accueil insolent ; mais tout-à-coup le siège impérial paraît environné de flammes ; l'empereur se lève, confondu ; il embrasse l'évêque, lui accorde toutes ses demandes et le comble d'honneurs et de caresses. Le Dieu qui élève l'humble et abaisse l'orgueilleux avait frayé la voie au bienheureux. Ne fait-il pas la volonté de ceux qui le craignent ?

Martin procédait avec calme et douceur à l'accomplissement de sa mission. Quand il eut fondé son monastère et assuré la régularité des saints offices dans l'église cathédrale de Tours, alors il quitta la vie de solitaire

pour mener la vie d'apôtre , et il commença la visite de son vaste diocèse , affermissant la foi , détruisant l'idolâtrie , éclairant l'erreur et prêchant partout la pure et sainte doctrine du Christ. Les pratiques du paganisme s'étaient surtout réfugiées dans les campagnes ; on y trouvait encore des temples, des arbres, des fontaines consacrées , soit aux dieux importés par les Romains , soit aux mystérieuses divinités invoquées par les druides. Un jour, dans ses courses apostoliques , saint Martin rencontra un temple fort ancien ; il le fit démolir sous ses yeux. Auprès du temple s'élevait un pin également dédié au dieu ou, pour mieux dire , au démon à qui jadis l'on sacrifiait en ce lieu. Le saint évêque voulut aussi le faire abattre ; mais alors le magistrat de ce village et la foule des gentils se mirent en devoir de l'empêcher. Martin leur représenta doucement l'inanité des croyances qui s'attachaient à une créature , à un morceau

de bois, fait pour l'usage de l'homme, destiné à son service, et non pas à son culte.

Comme il parlait ainsi, un d'entre eux lui dit :

« Si tu as quelque confiance en ce Dieu qui est le tien et que tu honores, nous allons nous-mêmes couper cet arbre ; toi, reçois-le au moment de sa chute ; et si ton Seigneur, comme tu l'appelles, est avec toi, tu n'en éprouveras aucun tort. »

Martin accepta sur-le-champ. Il se laissa placer et lier du côté où le pin s'inclinait et menaçait de tomber. Les gentils se mirent aussitôt à couper l'arbre au pied ; la foule attendait avec impatience ; les moines, compagnons de Martin, étaient pleins d'effroi ; mais lui, confiant et intrépide attendait sans crainte. Le pin chancelle, il tombe, il se précipite sur l'évêque, qui va être écrasé sous le choc. Mais lui, élève la main et fait le signe de la croix. Aussitôt, comme si un

tourbillon l'eût précipité en arrière, l'arbre se renverse du côté opposé, et cela avec une telle violence, que les paysans qui se croyaient en lieu sûr, faillirent être écrasés sous ses énormes branches. Un seul cri s'élève vers le ciel; Martin et ses religieux remercient le Seigneur, le peuple incrédule confesse le Seigneur Jésus; la foi se répand dans toute cette contrée, et des églises et des monastères remplacent les temples et les bois consacrés aux faux dieux.

Près d'un autre bourg, appelé aujourd'hui le Louroux, se trouvait un temple enrichi d'offrandes. Saint Martin voulut le faire détruire, mais il s'en vit empêché par une multitude de gentils, et ce ne fut pas sans mauvais traitements qu'ils le repoussèrent. Il se retira dans une solitude des environs, et là, pendant trois jours, sous le cilice et la cendre, prosterné, il ne cesse de prier et de prier avec larmes. Deux anges lui

apparaissent et l'engagent à retourner au temple. Il obéit, et sous les yeux d'une multitude qui paraît frappée d'aveuglement et d'effroi, il renverse les autels et les idoles, et détruit entièrement l'édifice profane. A la vue de ces ruines, les gentils comprennent qu'une influence divine a pu seul les retenir dans la stupeur et la crainte qui les ont empêchés de résister à un seul homme. Presque tous croient au Seigneur Jésus et s'empressent de confesser que le Dieu de Martin doit seul être adoré. Quand aux idoles, disent-ils, elles sont dignes de tout mépris, puisqu'elles n'ont pu se défendre elles-mêmes.

Dans un autre lieu où le bienheureux renversait des idoles, un gentil voulut lui donner un coup de poignard ; mais tout-à-coup l'arme disparut d'entre ses mains, enlevée par une puissance invisible. Du reste, il arrivait souvent que la prédication évangélique disposait si bien les esprits que les

païens eux-mêmes couraient démolir les temples où ils avaient si longtemps sacrifié. Le même fait se reproduisait par toute la Gaule à la voix des saints évêques ; mais aucun d'entre eux , d'après le témoignage des historiens, n'obtenait sur l'esprit des idolâtres les mêmes succès que le grand évêque de Tours.

Rentré dans son monastère de Marmoutier , le saint y retrouvait l'ennemi multiple qu'il venait de vaincre et d'humilier dans les lieux mêmes si longtemps témoins de sa victoire ; le démon , chassé des temples , chassé des cœurs de ses anciens adorateurs , venait troubler Martin dans sa crainte , comme il troublait Antoine parmi les austérités du désert. Il apparaissait au bienheureux , tantôt sous des formes hideuses , tantôt sous le vain appareil d'une majesté empruntée ; mais toujours il se voyait repoussé par la prière et par le signe puissant

de la croix , et il se voyait contraint d'obéir à Martin lorsque celui-ci imposait les mains aux possédés et priait pour eux avec des larmes si puissantes sur le cœur de notre Dieu.

L'empire surnaturel que saint Martin exerçait sur les démons, il le possédait aussi , par l'ascendant de ses vertus , sur le cœur des hommes. La ville de Tours avait alors , pour gouverneur ou comte , un seigneur nommé Avitien, d'une humeur sauvage et sanguinaire, mais qui , cependant, avait quelque respect pour la douceur et la piété du saint évêque. Il arriva qu'un jour Avitien ramena à Tours une troupe de prisonniers dont la sentence de mort était prononcée, et qui devaient le lendemain expirer dans les supplices. Martin apprend la nouvelle un peu avant minuit.

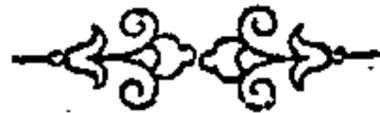
Il se lève aussitôt , se dirige vers le prétoire et se prosterne devant le seuil. Avitien dormait : un ange fond sur lui et le frappe :

« Le serviteur de Dieu, dit cet ange, est couché devant ta porte, et tu reposes ! » Entendant ces mots, le comte tout troublé, saute à bas de son lit, appelle ses valets, et tremblant, s'écrie que Martin est à la porte, et qu'il faut sur-le-champ l'introduire dans le palais. Les gens d'Avitien ne lui obéissent pas; ils vont à peine au-delà des premières entrées, reviennent et assurent leur maître qu'ils n'ont trouvé personne à la porte. Avitien se laisse persuader et s'endort de nouveau. Mais le même songe le tourmente; on l'avertit de nouveau que Martin est au seuil de sa maison. Avitien se lève, il s'avance jusqu'au pérystile, et là le bienheureux s'offre à ses regards.

« Pourquoi, Seigneur, lui dit le comte, pourquoi avoir agi de la sorte envers moi ? Tu n'as pas besoin de parler, je sais ce que tu désires, je vois ce que tu demandes. Retire-toi au plus vite, de peur que ton affront

n'attire sur moi la colère céleste et que je n'en sois consumé.

Après le départ du saint , le comte appelle ses officiers de justice , leur ordonne de relâcher tous les prisonniers, et ne tarde pas à quitter la ville où sa présence inspirait la terreur. Cependant on remarqua que l'influence et les conseils de saint Martin rendirent Avitien plus doux et plus pacifique.



**S. Martin aux Conciles de Sarragosse
et de Bordeaux.**

Ainsi que nous l'avons dit au commencement de cette histoire, l'Eglise, triomphante des persécutions, avait trouvé dans son propre sein des ennemis plus cruels que les tyrans qui, pendant quatre siècles, l'avaient si durement opprimée. Les sanglants édits des Néron, des Domitien, des Commode, des Dioclétien, les combats du cirque, les chrétiens jetés aux bêtes, les raffinements de la cruauté romaine exercés dans le prétoire des magistrats sur des hommes inno-

cents, sur des femmes, sur des enfants, n'avaient fait qu'augmenter le nombre des disciples du Christ. *Le sang des martyrs*, disait Tertullien, *est la semence des chrétiens*; et l'Eglise, mère affligée mais fière, se réjouissait de ce nombre infini d'enfants que chaque jour elle enfantait à son divin Epoux. Mais l'hérésie, plus perfide que les persécuteurs, lui ravissait les âmes que le Sauveur a payées à si haut prix, et sous des dehors spécieux, les attirait dans le piège de la rébellion et de la mort. L'hérésie d'Arius et celle de Priscillien se répandaient alors dans un grand nombre de provinces de l'empire; l'Espagne et le midi des Gaules en étaient particulièrement infectés, et les évêques fidèles se résolurent à ouvrir des conciles pour exposer aux peuples la vraie doctrine et séparer l'ivraie du bon grain. Le premier concile contre Priscillien se tint à Saragosse; saint Martin y assista, prêtant avec joie à la

vérité l'appui de son nom et de sa réputation éminente. A son retour d'Espagne, passant par Vienne, sur le Rhône, il y vit pour la première fois ce Paulinus qui devint plus tard saint Paulin de Nole. Dans une lettre de celui-ci à Victrice, on lit :

« Tu daignes, je crois, te souvenir que j'ai vu autrefois ta sainteté à Vienne, chez notre bienheureux père Martin, à qui le Seigneur t'a égalé, malgré l'inégalité de l'âge. Depuis lors, bien que j'aie eu peu de temps pour te connaître, j'ai toujours ressenti pour toi une grande affection. »

A cette époque, Paulin était encore, il l'avoue lui-même, aveuglé par les soucis du siècle. Il était né à Bordeaux, en 353, d'une famille illustre ; son père, Pontius Paulinus, était préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident. A cette haute naissance, Paulin joignait un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et

fécond , une brillante éloquence , dispositions qu'il avait cultivées par une étude assidue des diverses branches de la littérature. Ausone fut son maître d'éloquence et de poésie, et à peine âgé de trente ans , il fut honoré du consulat.

Quand saint Martin , le pontife humble et sans lettres , qui avait passé de la milice du siècle à la milice du Christ , se rencontra avec le jeune et brillant consul , celui-ci n'avait pas encore reçu le baptême. Mais le Seigneur se servit du saint évêque pour donner à Paulin la double lumière du corps et de l'âme.

« Paulin , dit l'historien de l'évêque de Tours , cet homme qui devait plus tard donner un si grand exemple , endurait dans un œil de très-vives souffrances. Déjà sa prunelle était couverte d'un nuage épais. C'était une taie qui s'y était formée. Martin lui toucha l'œil avec une éponge. C'en fut assez

pour rendre la partie malade saine comme auparavant et en chasser toute douleur. Et qui pourrait douter, ajoute le biographe de Paulin, que, par ses illustres leçons de perfection évangélique, saint Martin n'ait eu beaucoup de puissance pour lui éclairer les yeux de l'âme, lui qui eut le pouvoir de lui rendre la lumière du corps ? »

En effet, ce fut cette année-là que Paulin fut baptisé par saint Dauphin, évêque de Bordeaux.

De Vienne, où l'avait sans doute conduit la grande voie romaine qui, aboutissant à Narbonne, remontait jusqu'à Avignon, et de là jusqu'à Lyon, Martin se dirigea vers l'Auvergne, où il opéra beaucoup de miracles. Les historiens citent un trait qui prouve l'amour du saint pour l'humilité et la pauvreté. Il approchait de la ville de Clermont, nommée alors Arverna. Instruits de son arrivée, les sénateurs de cette ville, qui jouissaient depuis longtemps

du privilège de noblesse romaine, s'avancèrent à sa rencontre avec des cavaliers et des chars. Pour lui, monté sur un âne et assis sur une pauvre housse, il était arrivé au sommet d'une montagne, et de là il découvrit la marche triomphale qui s'avançait vers lui.

« Que veulent, dit-il, ces gens qui s'approchent de nous avec cet appareil ? »

— Ce sont les sénateurs arvéraïis qui viennent au-devant de toi, lui répond un homme de cette troupe arrivé avant les autres.

— Il ne m'appartient pas, reprend le saint, d'entrer dans leur ville avec cette ostentation. »

Et aussitôt, tirant en arrière la bride de son âne, il commença à rebrousser chemin. Les autres le suivent et le conjurent de se rendre dans leur ville.

« Nous avons appris, lui disaient-ils, la

renommée de ta sainteté, et nous sommes venus vers toi, car il y a chez nous beaucoup de malades qui ont besoin de ta visite. Mais leurs prières furent inutiles. Le saint se borna à imposer les mains aux malades, attouchement qui leur rendit la santé; mais il ne voulut pas entrer dans la ville entouré de ce pompeux cortège qui contristait son humilité.

Un second concile contre les priscilianistes se tint à Bordeaux, et, suivant l'opinion commune, saint Martin y assista. Les doctrines de Priscilien furent condamnées une seconde fois par le concile, mais le jugement en dernier ressort fut déféré à l'empereur. On pense que saint Martin n'approuva point cette décision, car il se rendit immédiatement à Trèves pour supplier l'empereur de ne pas répandre le sang et de ne pas intervenir dans les causes ecclésiastiques. Cette doctrine était celle de Cons-

tantin. Quand les hérétiques donatistes le supplièrent de leur faire donner des juges : « Quoi ! s'était-il écrié, vous me demandez des juges, à moi qui suis dans le siècle et qui attends le jugement du Christ ! »

Martin soutint cette doctrine devant l'empereur, et fidèle au sentiment de l'Eglise qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, il demanda et obtint la grâce de Priscilien ; mais après le départ du bienheureux évêque, Maxime changea d'opinion, et livra le malheureux hérésiarque à des juges impitoyables qui le condamnèrent à mort. Martin n'était pas là pour l'arracher du supplice, et Priscilien fut exécuté.

Ce rôle d'intercesseur qu'il avait pris à Trèves, auprès de Maxime, qu'il avait rempli déjà auprès de Valentinien I^{er} et du comte Avitien, les religieux, les prêtres, les évêques surtout s'en étaient dès lors emparé,

et ils le remplissaient avec la plus intrépide générosité. La vengeance de Théodose menaçait Antioche ; les deux ministres , chargés de ses ordres sanguinaires , se virent tout à coup environnés d'une multitude inconnue , que des vêtements lugubres , des visages exténués et pâles faisaient ressembler à une troupe de fantômes. C'étaient les moines et les solitaires des environs d'Antioche. Ils parlent avec une sainte hardiesse , ils offrent leurs têtes pour celles de leurs concitoyens ; ils protestent qu'ils ne quitteront les juges qu'après avoir obtenu grâce. Et pendant ce temps , le vieil et saint évêque Flavien , accouru à travers mille dangers , obtenait de Théodose , au nom du Christ qui a pardonné , le pardon plein et entier de son peuple. Plus tard , saint Ambroise vengea sur ce même Théodose , pénitent et humilié , le massacre des habitants de Thessalonique , et l'histoire de l'Eglise nous offre mille

exemples de cette protection vigilante dont les pontifes environnaient le peuple commis à leur garde et réfugié à l'ombre des saints autels.



VI

Miracles de S. Martin.

Nous avons déjà vu que la sainte mission de l'évêque de Tours fut confirmée aux yeux du peuple par d'innombrables miracles ; il avait hérité de la puissance comme du zèle des apôtres. Nous citerons quelques-uns des faits merveilleux dont sa vie est remplie ; ils suffiront pour expliquer à nos lecteurs l'ardente dévotion de nos pères envers le thaumaturge des Gaules.

An moment où le saint quittait la ville de Bordeaux , il se dirigea vers le pays de Saintes , en passant par Blavia ou Blaye.

Il traversait un pays aride et privé de sources et de fontaines, lorsqu'il rencontra un homme qui portait de l'eau en un vase. Le puits d'où il l'avait tiré était situé dans la plaine à environ mille pas du village. Le saint dit à cet homme :

« De grâce, mon très-cher, arrête-toi un moment, et donne à boire un peu d'eau au pauvre âne que je monte.

— Si tu crois, répond l'homme, que ta bête a besoin d'être abreuvée, va-t-en au puits, tu pourras y puiser et la faire boire. Quant à moi je ne céderai pas ce que je me suis procuré avec tant de peine. »

Disant cela il continue son chemin. Tout-à-coup paraît une femme portant aussi un vase rempli d'eau. L'homme de Dieu lui fait la même demande. Aussitôt, comme autrefois Rébecca :

« Je vais, dit-elle, te donner à boire, et puis à ta monture. Ce ne sera pas pour moi

une grande peine de puiser d'autre eau. Seulement, sois satisfait dans ton désir, toi qui voyages et qui as besoin. »

Et inclinant l'urne, elle offre à boire au saint et à la monture du saint. Après cela elle remplit une seconde fois son vase et reprend le chemin du village.

L'évêque la suit, et voulant récompenser cette charité aimable et bienveillante, il lui dit :

« Je veux payer le service que tu m'as rendu. »

Il met les genoux en terre, et prie Celui qui a dit qu'un verre d'eau ne demeurerait pas sans récompense. A peine a-t-il achevé sa prière que la terre s'ouvre et laisse jaillir une source abondante, qui pendant longtemps a été l'objet de la vénération des peuples.

Poursuivant son voyage, le saint arriva dans la ville de Trèves. Là se trouvait une

jeune fille qu'une paralysie cruelle retenait sur son lit et privait de l'usage de ses membres. Son corps semblait déjà privé de vie ; à peine un léger souffle la faisait palpiter, et ses proches, affligés, n'attendaient plus que sa dernière heure.

Mais quand le père de la malade eut appris que l'évêque de Tours entrait dans la ville, l'espoir se ranima dans son âme ; il courut vers l'église- où Martin se trouvait déjà, se prosterna à ses pieds, fondant en larmes, et lui dit :

« Ma fille se meurt, consumée par la plus triste maladie, et chose plus cruelle que la mort même, c'est l'esprit seul qui maintenant vit en elle : la chair est déjà morte. Je t'en prie, viens la voir et la bénir, car j'ai confiance que, grâce à toi, elle recouvrera la santé. »

A ces mots, le saint demeure confus et humilié, il se refuse à ce qu'on lui demande,

ne possédant pas, assure-t-il, un semblable pouvoir, lui homme et pécheur. Le malheureux insiste, et le supplie de venir visiter sa fille mourante; les prêtres, les évêques qui entourent Martin le pressent à leur tour; il consent enfin, et se rend auprès de la jeune fille. Il a recours à ses armes habituelles, la confiance, l'humilité, la prière. La face contre terre, il prie; puis, il se relève, demande de l'huile, la bénit, en verse quelques gouttes dans la bouche de la malade; aussitôt elle recouvre la parole. Peu à peu, l'un après l'autre, à mesure qu'il les touche, les membres paralysés reprennent la vie, et bientôt, sentant ses pieds raffermis, la malade se lève et marche en présence de tout le peuple.

En cheminant sur le territoire de Bourges, Martin arriva auprès d'un village, auquel le miracle dont il fut témoin fit donner dans la suite le nom de Leprosum. C'est celui qu'on

appelle aujourd'hui Levroux , dans le Berry. Le seigneur de ce lieu , homme honorable et riche , était lépreux.

Saint Martin se détourna de la route pour aller prier dans l'église de ce village , dédiée à saint Silvain. Sur le seuil même du temple, il se rencontre avec le lépreux ; mais il entre sans s'arrêter. Le malade a reconnu le puissant thaumaturge , le serviteur et l'ami de Dieu , l'homme puissant qui commande à la maladie et à la mort , qui , déjà à Paris , a guéri un lépreux par un baiser ; et aussitôt son cœur se remplit de confiance. Il ordonne à ses serviteurs d'aller chez lui préparer un grand repas , et il demeure à la porte de l'église avec la foule qui attend la sortie de Martin.

Entouré de ses disciples , l'évêque sort du lieu saint, et le lépreux se jette à ses pieds, le suppliant de vouloir bien accepter son hospitalité.

« Sans doute , lui répond le saint d'un air doux et gai , c'est la volonté du Seigneur que je loge chez toi , mon frère ; conforme-toi donc à l'usage : approche et donne à ton hôte le baiser de paix. »

Le pauvre lépreux désirait vivement toucher le saint dont les mains et les lèvres apportaient la santé ; mais un sentiment de honte , causé par son mal , le retint ; il n'osa pas avancer ; le saint alla vers lui et l'embrassa. Si le lépreux ne fut pas guéri en ce moment , peut-être faut-il l'attribuer à la faiblesse de sa foi.

Cependant Martin suit avec ses disciples son hôte , qui le conduit au logement qu'il leur destine , et où il a prodigué toutes les largesses de l'hospitalité. Après le repas du soir , le lépreux se mit encore une fois à genoux devant son hôte , et le conjura de lui accorder le soulagement qu'il ne pouvait attendre de nul autre. Martin lui recommande

d'avoir confiance dans le Seigneur, et lui promet de prier pour lui. Il l'engage à assister à la messe solennelle du lendemain, et à participer aux saints mystères.

Le lendemain, Martin se rendit à l'église pour célébrer le saint sacrifice. Le lépreux reçut dévotement la paix de la bouche du saint, et de ses mains les sacrés mystères, et aussitôt son corps fut purifié; le lépreux immonde se retira sain et guéri. Ce miracle est acquis à la mémoire populaire; une tapisserie du xvi^e siècle, qui existe encore dans la petite ville de Montpezat, en offre la représentation, et au bas du tableau sont écrits ces vers :

Comme Martin chantoit la messe,
 Son hoste estoit de lèpre plein;
 En baisant la paix eut liesse,
 Car il fut guéri tout à plain.

Martin, on ne sait pour quel motif, se rendait avec ses disciples en la ville de Char-

tres. Comme ils passaient près d'un bourg très-peuplé, voilà qu'une foule immense s'avance à leur rencontre; elle était toute composée de gentils, car personne dans ce bourg ne connaissait encore le Christ. Mais, au bruit de l'arrivée d'un si grand homme, l'empressement avait été général, et la multitude accourue pour le voir couvrait au loin la campagne. Le zèle de Martin s'enflamma à la vue de ces pauvres brebis sans pasteur; il les rassemble autour de lui, et leur prêche la parole de Dieu, exprimant à plusieurs reprises sa douleur de voir une si grande foule ignorer le nom de notre Dieu. Tout-à-coup, du sein de cette foule innombrable sort une femme portant dans ses bras le cadavre de son jeune enfant :

« Nous savons, lui dit-elle, que tu es l'ami de Dieu; rends-moi mon fils; mon unique enfant ! »

La foule se joint à elle et appuie, par ses

cris et ses vœux , la prière de cette mère éplorée. Le salut de cette multitude invite Martin à demander au Ciel un miracle. Il prend le petit corps dans ses bras ; puis , à la vue de tous , il fléchit les genoux ; il prie , et rend à la mère son fils ressuscité. Alors la multitude enthousiaste proclame à haute voix que le Dieu de Martin est le vrai Dieu , et tous , aux pieds du bienheureux , le conjurent de les recevoir au nombre des catéchumènes. « Ainsi , dit le poète , la mort d'un seul enfant fait naître une multitude à la vie. Pour un qui revient sur la terre , en voilà mille qui entrent au ciel. »

Le fait suivant semble se rapporter au même voyage ; il s'est également passé dans la ville de Chartres.

Un père de famille avait une fille âgée de douze ans , muette de naissance ; il vint la présenter à Martin , priant le bienheureux de délier, au nom de Jésus-Christ , la langue

enchaînée de cette enfant. Celui-ci renvoie l'honneur aux évêques Valentinien et Victrice, qui alors se trouvaient à ses côtés ; mais les deux prélats joignent leurs prières à celles du père affligé , et ils supplient Martin d'accorder ce qu'on demande de lui. Le saint n'ose résister davantage. Il fait éloigner la foule , et reste seul avec les évêques , le père et la petite muette. Après avoir prié , il bénit un peu d'huile sur laquelle il a d'abord récité un exorcisme , puis verse dans la bouche de l'enfant quelques gouttes de la liqueur sanctifiée. Le miracle répond à ses vœux. Le saint demande à la muette le nom de son père , elle le prononce aussitôt. Le père pousse un cri de joie , et fondant en larmes, il embrasse les genoux de son bienfaiteur, en avouant que c'est la première parole qu'il ait entendu sortir de la bouche de son enfant.

Au retour d'un voyage que Martin avait

fait à Rome pour y vénérer le tombeau des saints Apôtres, il revint par les Alpes, et s'arrêta dans la ville d'Agaune, près de laquelle saint Maurice et la légion thébéenne avaient été massacrés en haine de la vraie foi. Théodore, évêque d'Octodure, avait élevé à Agaune, en l'honneur de ces illustres martyrs, une église où les fidèles accouraient en foule des provinces les plus éloignées, prier et se recommander aux mérites des bienheureux soldats du Christ. Saint Martin voulut aussi prier en ce lieu célèbre; il se rendit à Agaune, vêtu d'un pauvre habit de pèlerin. Lorsqu'il eut longtemps et tendrement honoré les saintes reliques, il pria les gardiens de ce trésor de lui donner quelque parcelle de ces saints ossements. Il n'obtint qu'un refus. Repoussé par les hommes, le saint pontife, selon sa coutume, eut recours à son Dieu. Il se rendit au lieu témoin du martyre de la sainte légion; là il fléchit

les genoux , et élevant son cœur , ses yeux et ses mains vers le ciel , il prie avec une dévotion extrême le Maître du ciel et de la terre , devant qui ne se perd pas un cheveu de notre tête et qui doit un jour rétablir en un clin-d'œil la substance de l'homme , de faire sortir des entrailles de la terre , pour la gloire de sa divine majesté et l'honneur des saints martyrs , quelques gouttes de ce sang autrefois répandu à flots sur cette terre , pour la cause de Jésus-Christ. Ensuite , prenant un petit couteau qu'il portait sur lui , d'une main il saisit une touffe d'herbe , de l'autre il la coupe en forme de couronne. Alors , miracle inoui ! de cette herbe ainsi coupée , il voit tomber de grosses gouttes de sang. Rempli de joie , il recueille avec respect ce sang précieux , témoignage du martyr ; il le distribue à ses compagnons , et , par une inspiration céleste , il retourne à l'église d' Agaune , et là révèle aux moines

étonnés et confondus et son nom et le miracle que Dieu venait de faire en sa faveur.

Revenu à Tours, il donna à l'église de la métropole une fiole du sang des martyrs thébéens, et de nos jours encore, chaque année, le 12 mai, on célèbre dans le diocèse de Sours la mémoire de la réception de ces saintes reliques. Le souvenir de ce miracle s'est également conservé à Agaune; on y montrait encore, à la fin du xvii^e siècle, un petit vase plein de sang, revêtu du sceau de saint Martin. C'était une partie du sang miraculeux qu'en signe de pardon, sans doute, l'évêque de Tours avait laissé à l'église d'Agaune.

Les miracles du saint étaient admirables, mais non moins miraculeuse, non moins admirable était sa vie. Son jeûne était perpétuel, sa frugalité extrême: il couchait sur un lit de cendres recouvert d'un cilice, et

quoique évêque et pasteur d'un si vaste diocèse , il conserva toujours l'esprit de pauvreté et d'humilité d'un véritable religieux. Voici en quels termes parle de saint Martin Sulpice-Sévère, qui avait vécu dans son intimité :

« Le temps où il y a vécu n'a pu lui fournir l'occasion du martyre ; mais , par ses vœux et ses vertus , il a pu , il a voulu être martyr. S'il eût vécu au temps des Néron et des Décus , et qu'il eût pu prendre part à la lutte , j'en atteste le Dieu du ciel et de la terre , c'eût été par son propre mouvement qu'il fût monté sur le chevalet , de lui-même il eût couru aux feux du bûcher... Il n'a pas , il est vrai , enduré toutes ces souffrances ; sans répandre le sang, il a néanmoins accompli son martyre ; car, de quelles douleurs humaines n'a-t-il pas goûté l'amertume pour l'espoir de l'éternité ? faim , veilles , nudité , jeûnes , outrages des envieux , persécutions des mé-

chants , sollicitude pour les malades , inquiétude pour ceux qui sont en péril , il a tout éprouvé... Toujours on remarqua invariablement en lui la force pour vaincre , la patience pour attendre , l'égalité d'âme pour supporter. O homme inestimable pour sa piété , sa miséricorde et sa charité , qui alla toujours croissant et persévéra jusqu'à la fin !... »



VII

Autres traits de la vie de S. Martin.

Nous raconterons dans ce chapitre quelques traits de la vie du saint évêque, et quelques particularités de ses relations avec ses contemporains. Les exemples des saints trouvent toujours leur application; car, quelle que soit la différence des temps et des mœurs, c'est l'esprit intérieur puisé dans l'Évangile qui inspirait leurs actions, et qui doit diriger les nôtres.

Le saint avait un disciple nommé en latin Brictio, et en français Brice, qu'il avait recueilli dès sa première enfance, et élevé

avec beaucoup de soin et de sollicitude. Mais l'adolescent n'y répondait pas ; Martin était souvent le sujet de ses railleries. Un jour, un infirme cherchant l'évêque pour lui demander guérison, aborde Brictio, alors simple diacre :

« Voilà que je cherche le bienheureux, lui dit cet homme avec simplicité, et je ne sais où il est ni ce qu'il fait.

— Si c'est, répond le clerc, ce radoteur que tu cherches, regarde là-bas ; le voilà qui, selon sa coutume, contemple le ciel, à la façon des insensés. »

Heureux d'avoir trouvé le saint, le pauvre ne prit pas garde à cette moquerie ; sa foi fut récompensée, et il s'en alla guéri.

Le bienheureux, s'adressant à Brice, lui dit : « Ainsi donc, mon fils, je passe dans ton esprit pour un radoteur ? »

Celui-ci, tout confus, nie d'avoir tenu ce propos.

« Est-ce que mon oreille n'était pas auprès de ta bouche, lorsque tu parlais ainsi loin de moi ! En vérité, je te le dis : j'ai obtenu de Dieu que tu me succèdes dans les honneurs du pontificat. Mais, ne l'oublie pas, tu auras, étant évêque, beaucoup de contrariétés à souffrir. » Brice ne fit que rire de la prédiction.

« N'avais-je pas raison, répétait-il, de dire qu'il radotait ? »

L'âge le rendit plus audacieux ; il en vint jusqu'au point de couvrir son vieux maître d'injures et de mépris. Le saint le recevait toujours avec la même douceur, et ne cessait de prier Dieu pour lui, car il le voyait en proie à de grandes tentations de colère et d'orgueil.

« Le Christ a souffert Judas, disait-il souvent ; pourquoi, moi pécheur, ne souffrirais-je pas Brictio ? »

Jamais il ne voulut ni l'éloigner de sa

personne, ni le priver des fonctions ecclésiastiques qui lui étaient confiées. La prière miséricordieuse de Martin fut enfin exaucée : Brice lui succéda sur le siège de Tours ; mais ce n'était plus l'homme factieux, vain et moqueur, qui avait abreuvé d'amertume la vieillesse du bienheureux ; c'était un pénitent austère, un digne évêque, qui souffrit avec la patience des saints de grandes contradictions. Qui peut douter que ses vertus n'aient été le fruit de la douceur et des prières de Martin ?

Si clément et si miséricordieux envers ses disciples et même envers ses ennemis, le saint évêque se montrait plein de fermeté et de dignité sévère dans ses relations avec les grands et les princes. Une troisième fois, les affaires de son diocèse, les réclamations des pauvres et des prisonniers l'appelèrent à Trèves, à la cour de l'empereur Maxime. La bassesse et l'esprit d'adulation d'une race

dégénérée régnaient dans cette cour demi-romaine , demi barbare, où l'on voyait, à côté des fils des sénateurs de l'ancienne Rome , s'asseoir les Alains , les Germains , qui plaisaient au maître , parce qu'ils étaient robustes et adroits à la chasse.

Maxime inspirait à tous la crainte ; mais la fermeté apostolique de Martin lui imprima à son tour un sentiment de respect. Il l'invita , à plusieurs reprises , à manger à sa table ; le saint refusa longtemps , mais enfin il dut se rendre aux prières instantes de l'empereur. Ce repas fut une fête qui témoigna de la haute vénération qu'inspirait l'apôtre des Gaules. Vers le milieu du repas , selon l'usage de ce temps , un serviteur présentait la coupe au plus considérable des convives , qui, après avoir bien bu, la donnait lui-même au plus digne après lui. Au milieu donc du festin de Maxime , l'échanson vint offrir la coupe à l'empereur. Le prince la refuse , et

veut qu'elle soit d'abord présentée au saint évêque, espérant la recevoir à son tour de sa main. Martin la reçoit, y trempe ses lèvres, et la passe au prêtre qui l'accompagnait, préférant la dignité sacerdotale à l'autorité et à la puissance de Maxime. L'empereur et tous les convives admirèrent cette action, au point d'accepter avec plaisir l'humiliation qui en résultait pour eux.

Or, pendant les entretiens de Maxime avec Martin, il y avait une personne qui demeurait comme suspendue aux paroles du saint : c'était l'impératrice. Sans cesse humiliée devant l'évêque, elle lui baisait les pieds, et elle obtint enfin la permission de le servir elle-même à table. Le bienheureux ne put refuser cette grâce implorée avec tant de persistance. L'impératrice couvrit elle-même d'un tapis la sellette de Martin ; elle lui donna l'eau pour ses mains, et le servit elle-même avec l'humilité d'une esclave.

C'étaient là les grands rayons de lumière, de foi, de vertu que jetait ce siècle qui retournait à la barbarie.

De retour dans son monastère, le saint y goûta avec grande joie les douceurs de la retraite. Toutefois il n'en jouit pas longtemps. Saint Liboire, évêque du Mans, était malade; Martin l'apprit et se hâta d'aller le visiter. Il arriva près d'un faubourg de la ville, et là il trouva un homme qui bêchait la terre, en chantant des hymnes et des psaumes. Dieu, en ce moment, révèle au saint que c'est celui-là qui doit succéder à l'évêque du Mans. Il l'envoie chercher. Le laboureur approche, couvert de poussière.

« Salut à notre pontife! dit le saint; bénis-moi, seigneur Victor! »

S'inclinant jusqu'à terre: « Béni soit-tu, mon seigneur, répond Victor, et bénie soit ta parole, toi qui daignes tenir un pareil langage à un pauvre homme tel que moi.

» — Faut-il m'exprimer plus clairement ? poursuit Martin ; l'honneur de l'épiscopat t'est réservé. »

Victor ne savait si le saint parlait sérieusement ou voulait plaisanter ; il lui répondit :

« Qu'en tout temps ton âme se dilate pleinement dans la joie et la gaieté ; pour moi, je m'en retourne. »

Le saint lui ôta la bêche , l'emmena avec lui , en grand hâte, et ils allèrent ensemble visiter saint Liboire. Ce saint évêque était à toute extrémité ; mais l'arrivée de Martin le remplit d'une joie ineffable, et après avoir reçu des mains de son ami les derniers sacrements , il mourut paisiblement entre ses bras.

Martin l'ensevelit avec de grands honneurs, et le lendemain des funérailles , il convoqua le peuple du Mans dans l'église, et lui parla en ces termes :

« Nous ne voulons pas , en quittant cette

ville, la laisser dans le désordre. Il nous faut auparavant procurer à votre évêque un successeur qui puisse porter avec éclat sa dignité pastorale. »

Les assistants répondirent :

« Tout ce que tu jugeras à propos de faire, fais-le , car le Seigneur est avec toi. »

Alors le saint posant la main sur Victor qu'on avait amené près de lui : « Voilà, dit-il , celui que le Seigneur a choisi pour succéder à Liboire.

» — Comment , répond Victor cette parole pourra-t-elle s'accomplir ? je suis marié et père d'un enfant. »

On manda sur-le-champ la femme de Victor. Maura, c'était son nom , se prosterna aux pieds de saint Martin.

« Femme , lui dit le pontife , veut-tu que ton mari devienne pontife , de la ville du Mans ? »

Tout épouvantée elle répondit :

« Je ne suis pas digne, mon Seigneur, que mes yeux voient les merveilles du Très-Haut.

» — Cependant, insiste le pontife, si la chose avait lieu, que voudrais-tu faire après?

» — Si je suis assez heureuse, répond Maura, pour être témoin de ce prodige, mon mari deviendra pour moi comme un frère, je ne serai plus pour lui qu'une sœur, et notre unique pensée sera de servir le Seigneur. »

Satisfait de ce langage, Martin fait asseoir Victor dans la chaire, et s'adressant au peuple :

« Voici le souverain pasteur assis au lieu de sa dignité. C'est là le grand prêtre que le Seigneur a choisi ; aimez-le, chérissez-le, car le Seigneur est avec lui. Saisi de respect à ces paroles, le peuple se prosterne, et proclame Victor évêque. Martin lui confère la dignité pontificale, et Maura se présentant au saint, lui dit :

« Fais descendre le voile sur ma tête , pour que je plaise au Christ ; qu'un esprit droit vienne habiter dans mon cœur , et que ta main sacrée me lave de mes souillures.

» — Que le Seigneur, lui répondit-il, accomplisse ton désir. » Et il fut fait ainsi.

Après avoir reçu la bénédiction qu'elle avait demandée , elle se prosterna encore aux pieds de Martin :

« Seigneur , lui dit-elle , je demande que mon fils soit baptisé de ta main , qu'il devienne ton fils spirituel et te serve tous les jours de sa vie ; car il touche à sa deuxième année. »

Le désir de cette pieuse femme fut exaucé ; Victure, c'était le nom de l'enfant , ne quitta plus saint Martin , qui l'éleva avec le plus grand soin , le forma à la vertu et lui conféra le sacerdoce.

Nous avons raconté les actions de saint Martin, sa charité, son zèle , les miracles

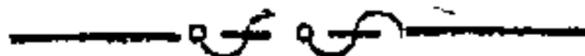
que le Ciel accordait à sa confiance et à sa prière ; terminons par ce portrait que l'historien Sulpice-Sévère fait de l'esprit intérieur qui anima le bienheureux.

« Encore que ses actions aient pu , d'une façon quelconque , être exposées par des paroles, sa vie intérieure , sa conduite de chaque jour , son esprit toujours appliqué aux choses du Ciel , quelle langue l'expliquera jamais ? Quand je nomme sa vie intérieure , je veux parler de cette persévérance et de ce tempérament qu'il mettait dans l'abstinence et les prières , de sa puissance dans les veilles et les prières, des nuits passées par lui comme des jours , de son temps qui n'était jamais vide de l'œuvre de Dieu , et dont il n'accordait rien au repos ou aux affaires , ni même à la nourriture et au sommeil, sans y être contraint par l'ordre de la nature ; cela , je l'avouerai avec vérité , on ne pourrait le raconter , tant il est vrai

qu'en Martin tout est trop grand pour le renfermer dans des paroles.

» Jamais il ne passa une heure sans s'appliquer à l'oraison ou se livrer à la lecture ; jamais il ne relâcha son esprit de l'exercice de la prière..... Ne jugeant personne , ne condamnant personne , ne rendant à personne le mal pour le mal ; il s'était armé d'une telle patience contre toutes les injures que lui , souverain prêtre , il se laissait outrager impunément par le dernier des clercs ; jamais ces outrages ne furent pour lui un motif de leur ôter leur emploi , ni même de lui retirer leur amitié. Personne jamais ne le vit irrité , jamais ému , jamais triste , jamais riant ; toujours un , toujours le même , portant sur le visage une sorte de joie céleste ; il semblait ne plus appartenir à la nature humaine. Jamais sur ses lèvres autre chose que le Christ , dans son cœur autre chose que la piété , la paix et la miséricorde... »

Il y a entre les disciples du Christ de célestes ressemblances ; en lisant ce portrait de l'évêque d'un autre âge , ne croirait-on pas lire le portrait de saint François de Sales ?



VIII

Mort de S. Martin.

Martin, longtemps d'avance, connut le jour de sa mort, et dit aux frères que la dissolution de son corps était proche.

Un motif survint qui engagea le saint à visiter la paroisse de Candes. Les clercs de cette église étaient en discorde ; il voulut rétablir la paix parmi eux, et quoiqu'il sentît que sa fin était proche, il n'hésita point à partir. Il rassembla ses frères, les embrassa, les bénit, et mit à sa place, pour les conduire, un moine nommé Galbert ; puis il partit, suivi de ses plus intimes disciples.

Sur le fleuve de la Loire, dont il descendait le cours, il vit des plongeurs occupés à guetter les poissons :

« Voilà bien, dit le saint, l'image des démons ; ils tendent des pièges aux imprudents, prennent ceux qui n'y pensent pas, dévorent ceux qu'ils ont pris et ne peuvent se rassasier de ceux qu'ils dévorent ! Ensuite, avec une puissante vertu de paroles, le saint commande à ces oiseaux d'abandonner les eaux profondes au-dessus desquelles ils volent, et de se retirer vers des régions arides et désertes, et les oiseaux obéissent à cette voix habituée à commander aux princes de l'enfer.

Le saint, arrivé à Candes, réussit dans le but qu'il s'était proposé, et après avoir rétabli la paix autour de lui, il songeait à retourner à son monastère, lorsqu'il sentit ses forces l'abandonner. Il convoque ses disciples, et leur annonce avec joie que sa

délivrance approche. Cette nouvelle les remplit de douleur.

« Père, lui disent-ils, pourquoi veux-tu abandonner tes enfants? A qui laisseras-tu le soin de ton troupeau désolé? Qui nous défendra lorsque le pasteur aura été frappé? Nous le savons, tu désires posséder le Christ; mais ta récompense est assurée, tu n'en perdras rien pour attendre encore. Prends pitié de nous que tu abandonnes! »

Le saint, ému de ces regrets, éleva les yeux au ciel en versant des larmes :

» Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas le travail : que ta volonté soit faite ! »

Ce mot a excité l'admiration des saints, qui savent combien est véhément le désir que l'âme pure a de posséder son Dieu. Saint Bernard s'écrie, en son sermon de la fête de saint Martin :

« Tu as fait une grande chose, Pierre,

en quittant tout pour suivre le Seigneur ; mais je t'ai entendu dire sur la montagne où il fut transfiguré : Seigneur , il est bon que nous soyons ici ; dressons-y trois tentes. Ce n'est pas là le : Si je suis encore nécessaire à ton peuple , je ne refuse pas le travail. Ton cœur est prêt , Martin , ton cœur est prêt , soit à rester dans ton corps , soit à être délié et à te trouver avec le Christ. Tu désires la mort avec tant d'ardeur, et pourtant tu ne refuses pas de vivre et de te fatiguer encore dans une si pénible attente ! »

Le saint, disposé à vivre ou à mourir, ne se relâcha point des exercices ordinaires de sa piété. Il passait la nuit dans les veilles et l'oraison , forçant ses membres défaillants à servir encore l'esprit. Il demeurait jusqu'au bout étendu sur la cendre et le cilice , qu'il préférait à la couche des rois , et ses disciples le suppliant de promettre qu'on glissât au moins sous lui quelques poignées de

paille , il leur répondit : « Mes enfants , il ne convient pas à un chrétien de mourir ailleurs que sur la cendre ; je pécherais en vous laissant un autre exemple. »

Les yeux et les mains sans cesse élevés vers le ciel , il ne relâchait pas un instant de l'oraison son esprit infatigable. Les prêtres qui s'étaient rendus de toutes parts auprès de lui , le priaient de soulager son faible corps en changeant de côté :

« Laissez , dit-il , laissez-moi , mes frères , regarder le ciel plutôt que la terre , et mettre d'avance mon esprit dans son chemin pour aller au Seigneur. »

Comme il achevait ces mots , il vit le tentateur auprès de sa couche :

« Qu'es-tu venu faire ici , dit-il , bête cruelle ? tu ne trouveras rien en moi , malheureux. Je serai reçu dans le sein d'Abraham. »

En prononçant ces paroles , il rendit son

âme à son Créateur. Son visage devint blanc comme la neige, et son corps sembla revêtir la gloire de la résurrection future. Le saint avait alors quatre-vingt et un ans. C'était le 8 novembre de l'an 397, un dimanche, à minuit.

Des merveilles accompagnèrent le trépas du saint ; ses bienheureux amis, ses frères dans l'épiscopat, Ambroise, évêque de Milan, le bienheureux Séverin de Cologne, Sulpice-Sévère, furent informés par une vision céleste que Martin venait d'entrer dans la vie éternelle. Les peuples s'empressèrent auprès du corps étendu sur la cendre ; les habitants du Poitou le réclamaient, parce que Martin avait été religieux dans leur pays ; ceux de la Touraine réclamaient avec plus de justice leur père et leur pasteur. Ces derniers l'enlevèrent pendant la nuit et le transportèrent dans la ville épiscopale. Le cercueil entra dans la métropole de Tours, au

milieu d'une foule innombrable qui éclatait en pleurs. Bientôt, de nombreux miracles s'accomplirent au tombeau glorieux de celui qui, revêtu de sa chair mortelle, avait obtenu du Ciel tant de prodige, et les fidèles invoquèrent comme leur protecteur dans le ciel le saint ami du Christ qui les avait tant favorisés sur la terre.

Nous ne citerons qu'un seul de ces prodiges si nombreux, dont le récit explique la confiante dévotion que saint Martin inspira à nos ancêtres.

C'était en 560. Théodomir était alors roi des Suèves de la Galice. Son fils, dangereusement malade, n'avait plus que le souffle. Or, le père de cet enfant professait l'arianisme ainsi que tout son peuple. En outre ce pays était infecté d'une lèpre dangereuse. Le roi, voyant son fils à l'extrémité, dit à ses courtisans :

« Ce Martin qui fait, à ce qu'on rapporte,

tant et de si éclatants prodiges dans la Gaule, de quelle religion était-il ?

— De la religion catholique. Tant qu'il vécut, il gouverna le peuple comme évêque ; il assura qu'on devait vénérer le Fils avec le Père et le Saint-Esprit, comme ayant avec eux une même substance et une égale puissance. Maintenant, assis au séjour des cieux, il ne cesse par ses bienfaits de pourvoir aux besoins de son peuple.

— Si ce que vous me dites est vrai, répondit le roi, que mes fidèles amis se rendent en toute hâte à son temple en y portant de riches présents. S'ils obtiennent la guérison de mon enfant, je me ferai instruire de la foi catholique à laquelle il a cru, et j'y croirai aussi.

Il envoya donc au tombeau de Martin une somme d'or et d'argent égale au poids de son fils. Ses messagers arrivent et prient pour le malade devant le sépulchre du bienheureux.

Mais l'hérésie qui dominait le cœur du père empêcha que l'enfant obtînt une entière guérison. Ils revinrent, et Théodomir commença à comprendre ce que Dieu voulait de lui. Il commença par bâtir une église magnifique qu'il dédia au bienheureux, et lorsque cet édifice fut terminé, il dit :

— Si j'obtiens des reliques de l'homme juste, je croirai tout ce que les prêtres m'annonceront. » Cela dit, il envoie une seconde députation avec des présents plus considérables. Cette députation obtint ce qu'elle demandait, et à l'approche de ces saintes reliques, les fers des prisonniers tombaient, les flots de la mer s'apaisaient, le fils du roi fut radicalement guéri, la lèpre qui affligeait la contrée disparut, et le roi et tout son peuple embrassèrent la foi catholique, persuadés que la religion qui fait les saints est la seule véritable, car *on juge l'arbre par ses fruits; on ne cueille pas de raisins sur les*



ronces, et le schisme et l'hérésie ne comptent dans leurs rangs que des vertus humaines, c'est-à-dire incomplètes.

Le culte de saint Martin se répandit promptement par toute la Gaule, et de là, dans tout l'univers chrétien. Il fut considéré par les religieux, comme leur père et leur instituteur; par les pontifes, comme leur modèle; et par les rois et le peuple de France, comme leur puissant intercesseur auprès de la bonté céleste. Son tombeau, sur lequel s'élevait une célèbre basilique, devint un lieu de pèlerinage célèbre, et cher surtout à nos rois. C'est là que la reine Clotilde passa les longues années de son veuvage, servant Dieu auprès de ces saintes reliques, dans la prière, les jeûnes et les veilles. Sainte Radegonde trouva également un asile auprès de ce puissant cercueil.

Grégoire de Tours écrivit le récit des miracles opérés par son admirable prédécesseur.

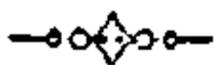
Tous les lieux que le saint avait particulièrement honorés de sa présence, où il avait prié, accompli des miracles, fait des bonnes œuvres, devinrent chers au peuple, et l'on y éleva des églises, des oratoires ou des monastères. Le voile qui couvrait le saint tombeau servit d'étendard au roi des deux premières races, et particulièrement au victorieux Charlemagne. Les saintes reliques furent vénérées, entières, jusqu'aux temps de la réforme; alors elle subirent le sort commun aux choses saintes: elles furent en partie brûlées. Quelques restes, sauvés des flammes par un prêtre pieux, reçurent les hommages des fidèles jusqu'en 1793; ils furent alors sauvés d'une complète destruction par le courage d'une pauvre femme, et reconnues, authentiquées, en 1803, par les soins de l'archevêque de Tours. Mais l'église où on les vénérât autrefois est détruite, et une rue est ouverte sur ce glorieux et véné-

rable tombeau où tant de rois et de reines , tant de pontifes et de prêtres , tant de pauvres et de malades ont trouvé force , lumière et consolation. Puisse cependant le généreux soldat, le grand évêque , le puissant thaumaturge ne pas abandonner cette France qu'il a tant aimée , et demander sans cesse à Dieu , comme un frère aîné priant pour ses frères, l'accroissement des justes et le pardon des profanateurs !



TABLE DES CHAPITRES

CHAP. I.	Premières années de S. Martin.	7
CHAP. II.	Baptême de S. Martin.	15
CHAP. III.	S. Martin, élu évêque de Tours.	27
CHAP. IV.	S. Martin, évêque de Tours.	35
CHAP. V.	S. Martin, aux Conciles de Saragosse et de Bordeaux.	49
CHAP. VI.	Miracles de S. Martin.	89
CHAP. VII.	Autres traits de la vie de S. Martin.	75
CHAP. VIII.	Mort de S. Martin.	89





CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

du même format et du même prix : 1 fr. 50 c. le vol. br. :

en envoyant franc de port par la poste

Ame (l') élevée à Dieu, par l'abbé Baudrand.

Ame (l') unie à Jésus-Christ.

Ame (l') sur le Calvaire, suivie de l'**Ame contemplant** les grandeurs de Dieu, par l'abbé Baudrand.

Amour à la sainte Eglise, par M. l'abbé Petit.

Amour à la sainte Eucharistie, par le même.

Amour à la sainte Vierge, par le même.

Année spirituelle, par Tricalet. 2 vol.

Carême (le saint temps de) sanctifié par l'esprit et la pratique de la pénitence; par M. l'abbé V. Postel. 2 vol.

Choix de lettres spirituelles du P. Surin.

Conduite pour le Carême, Pâques et la Pentecôte, par Avrillon.

Conduite pour le Saint-Sacrement, l'Assomption, et l'Avent, par le même.

Disciple (le) de Bossuet, par M. l'abbé Duchaine.

Disciple (le) de Fénelon, par le même.

Elévations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne, par Bossuet.

Esprit (l') du Christianisme, par le P. Nepveu.

Esprit (l') et le Cœur de saint Augustin, 2 vol.

Heureuse (l') Année, par l'abbé Lasausse.

Histoire de la vie de N. S. Jésus-Christ,
par le P. de Ligny. 2 vol.

— le même ouvrage, 22 belles gravures. 6 »

— le même ouvrage, *gravures sur chine*. 7 50

Introduction à la vie dévote, édition retouchée.

Méditations pour le mois de Marie

Méditations sur les évangiles, pour toute l'année,
par Médaille; édition revue et augmentée par l'abbé
Ozanam.

Méditations sur l'Évangile, par Bossuet. 2 vol.

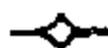
La Parfaite Religieuse, par le P. Marin; édi-
tion revue par M. l'abbé Petit.

Pensées de Bourdaloue. 2 vol.

Souffrances (les) de N. - S. Jésus-Christ. 2 vol.

Traité de la paix intérieure, suivi du **Traité de
la joie de l'âme**.

Vraie (la) et Solide Piété; édition revue.



révisée et complétée sous les rapports hagiographiques, historiques
et bibliographiques.

Par MM. TRESVAUX DU FRAVAL, chanoine et
vicaire général de Paris ;

DE RAM, recteur de l'université catholique de Louvain ;
LE GLAY, correspondant de l'Institut

AUGMENTÉE DE RÉFLEXIONS

pour chaque jour de l'année

par M. l'abbé HERBET, chanoine honoraire, auteur de
L'IMITATION MÉDITÉE, etc.

FORME

12 VOLUMES GRAND IN-12

OU 6 VOL. GRAND IN-8° A DEUX COLONNES

*ornés de deux belles gravures sur acier
et de lettres initiales ornées à la première vie de chaque jour*

PRIX BROCHÉS : 42 FR.

Reliés en percaline chagrinée. 80 fr.

Percaline chagrinée, haute — tranche dorée. . . 37 fr.

Demi-reliure chagrin, plats dorés, tranche dorée. . 75 fr.

Butler a dignement ouvert la phalange des hommes illustres appelés dans les temps modernes à rallumer la lumière de la vraie foi en Angleterre. Devancier des Newman, des Wiseman, des Faber, il a rendu un service immense à son pays et à tous les peuples catholiques. En France surtout, son ouvrage a été accueilli avec la plus grande faveur par l'épiscopat, et est devenu le livre de toutes les bibliothèques ecclésiastiques et des familles chrétiennes qui ont conservé la pieuse coutume de la lecture des *Vies des Saints*.

OUVRAGE RECOMMANDÉ

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

en ces termes adressés à l'éditeur :

Je vous félicite de l'heureuse pensée que vous avez eue de donner une édition des VIES DES SAINTS de Butler et de Godescard, avec des additions et des notes qui complètent cet excellent ouvrage, et qui doivent en rendre la lecture encore plus instructive et plus édifiante. C'est un nouveau service que vos presses, dont les produits ont toujours été si parfaitement catholiques, rendent à la religion.

Le pieux et savant concours que vous prêtent M. l'abbé Tresvaux, M. l'abbé Herbert et M. le D^r Le Glay, ne peut manquer d'assurer à cette importante publication la confiance et l'intérêt du clergé et des fidèles.

† R.-F., ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

CETTE NOUVELLE ÉDITION DES

VIES DES SAINTS

Avec 1^o le Martyrologe romain; 2^o un Traité de la canonisation des Saints; — 3^o le Panégyrique des Saints et des Martyrs par le diacre Constantin; — 4^o l'Opuscule de Lactance sur la mort des persécuteurs de l'Eglise; 5^o un Traité *revu et augmenté* des fêtes mobiles, renfermant le discours du cardinal Giraud sur le Sacré-Cœur; — 6^o une table générale des matières; — 7^o une table chronologique continuée jusqu'à ce jour; — 8^o une table de tous les noms des saints (*avec le mot latin*); 9^o une table des faits, traits d'histoires et réflexions propres à être citées dans les instructions et catéchismes; — 10^o une table formant un cours de lecture et sujets de méditations tirés des *réflexions* placées après la première Vie de chaque jour.



Volumes in-12 chez le même éditeur.

- Adhémar de Belcastel, ou ne jugez point sans connaître.
Algérie (l') chrétienne, par A. Egron.
Ame (l'); entretiens de famille sur son existence, etc., etc.
Amis de collège, par M^{me} Césarie Farrenc.
Antoine et Joseph, ou les deux éducations.
Antoine, ou le retour au village, par M. l'abbé de Valette.
Beautés des leçons de la nature, de Cousin Despréaux.
Bible de famille.
Botanique à l'usage de la jeunesse, par M^{me} B.***
Bruno; imité de l'allemand, par l'auteur d'Adhémar.
Chants historiques, trad. de Silvio Pellico, par L. P.
Charmes de la société du chrétien, par l'auteur de *Réné*.
Clotilde, ou le triomphe du Christianisme chez les Francs.
Correspondance de famille, sur le choix des amis.
Com Léo, ou le pouvoir de l'amitié, par l'auteur de *Lorenzo*.
Crammes à l'usage des collèges et des pensionnats.
Edmour et Arthur, par l'auteur de *Lorenzo*.
Epreuves (les) de la piété filiale, par le même.
Eugénie de Revel; esquisses historiques de la fin du 18^e siècle.
Famille (la) Luzy, par Henri Marg.***
Fernand et Antony; épisode tirée de l'histoire d'Alger.
Foi (la) l'Espérance et la Charité, par M. L. B.
Frédéric, ou l'amour de l'argent.
Gilbert et Mathilde; épisode de l'histoire des Croisades.
Henri de Fermont, ou la sévère leçon.
Histoire d'Angleterre.
Histoire de Bossuet, par F. J. L.
Histoire de Du Guesclin; par ****
Histoire de Fénelon, par F. J. L.
Histoire de François I, roi de France.
Histoire de Godefroy de Bouillon, par H. Prévault.
Histoire de Henri IV, roi de France et de Navarre.
Histoire de la Révolution française.
Histoire de Louis XII, surnommé le père du peuple.
Histoire de Louis XIV, à l'usage de la jeunesse.
Histoire de Marie-Antoinette, et précis sur M^{me} Elisabeth.
Histoire de Napoléon.
Histoire de Philippe-Auguste.
Histoire de Russie.
Histoire de S. François d'Assise, par l'abbé Petit.
Histoire de sainte Monique, par le même.
Histoire de saint Louis, roi de France.
Histoire d'Espagne.
Histoire des Solitaires d'Orient.

